

LE
SPIRITUALISTE
DE LA
NOUVELLE-ORLÉANS.

[ÉCHO MENSUEL.]

" Ils ne sont pas *morts*.
Parlez-leur : ils vous répondront."

Vol. II, No. 4. --- Avril, 1858.

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.)	....	$2 00
.. CE CAHIER	....	0 20
.. TROIS CAHIERS	....	0 50



NOUVELLE-ORLEANS.

Chez Jos. BARTHET, Edit., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

Imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage de la Bourse.

ON S'ABONNE AUSSI,

(Les frais de poste en-sus :)

Etats-Unis.

NEW-YORK : Chez Mr. Xavier Magnin, Broadway, No. 300.

CHICAGO : Au bureau du *Journal de l'Illinois*, West Randolph street, No. 47.

Canada.

MONTREAL : Chez Mr. J. M. Desjardins, avocat, rue St-Vincent, No. 13

France.

PARIS : Au bureau du JOURNAL DU MAGNETISME,
Rue de Beaujolais-Palais-Royal, 5.

EST-CE POSSIBLE ?

Pour quiconque a bien observé certains faits, ces faits sont possibles, puisqu'ils sont vrais. Mais il y a des gens obstinés qui se refusent à tout examen, sous prétexte que les phénomènes dont nous parlons sont impossibles, et ils prononcent résolument que nous sommes des hallucinés.

On ne doit jamais repousser un fait, quelque inexplicable qu'il paraisse ; il faut le comparer avec un autre fait que l'on connaît déjà et qui peut avoir avec lui de l'analogie, examiner ce qu'ils ont de commun et en quoi ils diffèrent, et alors on voit s'il y a lieu d'en former une classe nouvelle.

Nous ne comprenons pas comment se font les *raps* ou "bruits mystérieux" qui constituent un des modes de manifestation spirituelle, mais nous leur trouvons de l'analogie avec les détonations qui résultent des décharges de l'électricité statique. Si nous n'obtenons pas les premiers en toute occasion, il en est de même des autres quand l'atmosphère est très-humide ou que nos appareils sont en mauvais état.

Le mouvement d'objets solides que nous ne touchons pas, et leur suspension en l'air, ont leurs analogues dans le va-et-vient que le circuit voltaïque donne à un barreau de fer, lequel peut être maintenu isolé dans un conducteur hélicé que l'on place verticalement.

Ces divers phénomènes se ressemblent donc, et ils peuvent être tous des effets électriques ; ils sont d'ailleurs tous réglés par une intelligence. Mais ils diffèrent en ceci : que, dans les uns, cette intelligence régulatrice est en nous, tandis que dans les autres elle est hors de nous, mais tout aussi évidente : c'est donc un esprit.

Quelquefois on voit et l'on touche des mains apparemment charnelles, et même des corps entiers. Les esprits nous ont fourni deux explications de ce phénomène : il y aurait des apparitions objectives et d'autres subjectives.

Dans les premières, les esprits rassemblent certains éléments impondérables, disséminés dans l'atmosphère et même dans les organismes avoisinants, et ils en recouvrent momentanément leurs mains ou leurs corps, ou bien ils en forment les objets qu'ils veulent rendre visibles et tangibles pour les mortels. La galvanoplastie nous présente un fait quelque peu analogue lorsque, au moyen d'un courant électrique, on fixe sur un métal un autre métal, invisible tant qu'il est dis-

sous dans le liquide où l'objet à galvaniser doit être baigné durant l'opération. Les apparitions objectives devraient donc frapper les sens de tous les assistants, mais il semble qu'elles n'ont pas lieu au grand jour : celle qui fit la conversion de St. Thomas était peut-être de cet ordre, car tous la constatèrent, et c'était " sur le soir. . . . les portes étant fermées" (St. Jean, XX, 19–29). On sait que les apparitions ont plus ordinairement lieu dans l'obscurité, et l'expérience nous enseigne que l'obscurité est une condition avantageuse dans la plupart des manifestations physiques. La photographie présente un fait analogue, mais absolu : l'image ne se produit que dans l'obscurité. Il semble donc que la lumière a une action dissolvante sur les impondérables de l'air qu'il s'agirait de réunir.

Dans les apparitions subjectives, les esprits agissent comme nous le faisons nous-mêmes dans cette branche du magnétisme à laquelle on a donné le nom d'*électro-biologie*, et que certains adversaires ont invoquée, bien à tort, contre le spiritualisme. L'apparition de cet ordre a lieu au grand jour aussi bien qu'à l'obscurité, mais elle ne frappe ordinairement qu'une seule personne, quel que soit le nombre des assistants, et cela fait croire à une hallucination. Il peut en être ainsi quelquefois, mais ce n'est pas toujours le cas.

Lorsque nous avons dit à un sujet impressionnable que sa canne était un serpent, il a *cru* voir et tenir un reptile, et il a jeté la canne avec horreur. Il était donc illusionné ; mais l'effet avait sa cause, et il faut en tenir compte : c'était l'action ou la manifestation d'une intelligence en dehors du sujet. On sait que la parole n'est pas absolument nécessaire pour produire la suggestion : il peut suffire de la volonté tacite, et c'est ainsi que procèdent les esprits. Que le médium annonce des erreurs ou des vérités, l'effet *biologique* n'en est pas moins une manifestation spirituelle.

Il m'est arrivé de faire un geste, et le sujet a *cru* recevoir un soufflet : c'était une *frappante* "hallucination." Moi aussi, j'ai reçu une tape (je l'ai mentionné, Vol. I, pages 255–256). Je ne suis pas impressionnable au magnétisme humain, mais l'action des esprits est sans doute plus énergique. Je ne sentis le coup que lorsque ma pensée fut distraite, ce qui montre, une fois de plus, qu'il faut être passif. Dans le sommeil, nous le sommes tous, plus ou moins, et voilà pourquoi, dans cet état, nous sommes tous des médiums, à quelque degré. Si l'on prétendait expliquer par l'*imagination* les deux faits dont je viens de parler (comme on a si souvent

essayé de le faire dans d'autres cas) on n'y réussirait point, au moins en ce qui me concerne, puisque l'effet ne se produisit que lorsque je *m'imaginai* qu'il n'aurait pas lieu.

J'ai appelé mentalement une personne qui ne me voyait pas et qui n'avait point été prévenue de mon intention, une personne bien éveillée, qui n'avait jamais pu être endormie magnétiquement (ceci avait déjà lieu en 1844, bien des années avant la *découverte* de l'électro-biologie) et cette personne est accourue me dire : "Que me voulez-vous ? vous m'avez appelée." Elle n'avait donc pas seulement cru entendre ma voix ; elle l'avait entendue réellement, mais d'une manière mystérieuse que nous ne comprenons pas. Dire que la personne était hallucinée, prouverait notre ignorance, mais ne détruirait pas le fait : la personne avait entendu *une voix* que les oreilles du corps n'entendent pas. Il en est absolument de même de beaucoup de médiums qui disent voir, toucher ou entendre ; car on reconnaît à l'examen qu'ils ont réellement perçu comme s'ils avaient vu, touché ou entendu.

Mais tous les médiums ne sont pas également sûrs : le faux et le vrai marchent souvent côte à côte.

Que l'on étudie donc partout, et que l'on nous aide à séparer "l'ivraie d'avec le bon grain." Procédons avec discernement ; comportons-nous avec les esprits comme avec des étrangers inconnus qui seraient derrière un rideau et que nous devons juger autrement qu'avec les yeux : les esprits peuvent se tromper et nous tromper, aussi bien que les médiums. Il faut tout soumettre à notre raison. Malheureusement celle-ci a été bien faussée par les préjugés. Dégageons-nous de ces préjugés et tâchons d'en affranchir également nos semblables ; renversons l'erreur, et, à sa place, mettons la vérité : ce sera détruire et édifier tout à la fois, et c'est l'objet du spiritualisme.

Les spiritualistes ne demandent pas que l'on accepte aveuglément ce qu'ils annoncent : non ; mais que chacun étudie pour son propre compte, et qu'il adopte ensuite ce que les sens et la raison lui diront être vrai.

Nous avions déjà écrit ce qui précède, lorsque Clément XIV nous a fourni un article sur le même sujet, par suite de questions soulevées à notre séance précédente. On le trouvera, quelques pages plus loin, sous le titre *Communications détachées*.

A QUOI BON ?

On nous demande souvent quel bien peut résulter de la foi spiritualiste. On nous fait ce raisonnement : Mais en admettant que tout ce que vous dites soit vrai ; en admettant vos tables mouvantes, tournantes, frappantes, vos corps pesants enlevés dans l'air, vos bruits sans cause visible, vos communications écrites sans que les écrivains en soient les auteurs, vos discours éloquents, savants, profonds faits par des hommes endormis, par des hommes qui dans leur état normal sont ignorants de la plupart des choses qu'ils ont enseignées pendant leur sommeil ; en admettant que vos médiums soient de bonne foi, qu'ils ne vous trompent pas et ne se trompent pas eux-mêmes ; que ce soient réellement des esprits qui agissent, écrivent et parlent par leur intermédiaire, —que résulte-t-il de tout cela ? cela vaut-il la peine que nous nous dérangions, que nous rompions le cercle de nos occupations et de nos plaisirs habituels pour faire des investigations pour arriver à une certitude sur ces effets mystérieux ? à quoi cela nous servira-t-il ? en serons-nous plus riches, plus considérés, plus heureux ?

Peut-être ni plus riches ni plus considérés, mais qu'importe ; vous en serez plus heureux. N'est-ce pas assez ? Laissons parler, pour répondre à ceux qui nous interrogent ainsi, un nouveau converti, un homme aussi convaincu qu'il était auparavant moqueur et incrédule :

" Je suis heureux maintenant, Messieurs, et je n'avais jamais su ce que c'était que le bonheur. J'ai eu tout ce que le monde envie : fortune, réputation, affections de famille ; j'ai vécu entouré de luxe, dans les plaisirs, au milieu d'amis — il me manquait toujours quelque chose. Dans le cours d'une année j'ai perdu trois enfants et une femme que j'adorais ; alors j'ai été profondément malheureux. J'ai cherché la consolation autour de moi, et je l'ai cherchée en vain. Je me suis réfugié dans l'église, j'ai courbé la tête devant les autorités ecclésiastiques, j'ai reçu les sacrements ; cela ne m'a fait aucun bien : mon malheur était toujours là. J'ai cherché un remède dans l'ivresse ; j'y ai trouvé un oubli passager, mais ma plaie restait ouverte et saignante. Je me suis assis à la table de jeu ; j'ai gagné : que me faisait le gain ! j'ai perdu : c'était un ennui ajouté à mes peines ; non, les émotions du joueur n'étaient pas assez fortes pour étouffer la voix de mes douleurs. J'ai embrassé la carrière politique, j'ai

été chef de parti; pendant trois ans j'ai mené cette existence, la plus émouvante, la plus absorbante de toutes. A quoi bon ! j'étais toujours malheureux, je souffrais toujours. Le monde n'en savait rien et me comptait parmi ses privilégiés, parmi les élus de la fortune. Mais moi, fatigué, épuisé, découragé, j'en étais venu à porter sur moi la fiole fatale qui devait mettre un terme à mes misères, endormir mes douleurs d'un éternel sommeil—je le pensais ainsi—lorsque par hasard (je dis par hasard, car je le croyais alors, mais je sais maintenant que j'y étais poussé par une influence spirituelle) j'allai entendre Mr. T. G. Forster ; j'entrai, Messieurs, pour rire et me moquer ; j'y restai pour écouter et m'étonner ; je sortis ému et ébranlé, et je revins encore. Cet homme parlait de tout avec une éloquence dont rien jusqu'alors ne m'avait donné l'idée. J'ai entendu Clay, Webster, etc.; j'ai lu Cicéron, Chatham, Pitt et d'autres : jamais rien qui approchât de l'éloquence sans réplique de cet homme endormi. Les orateurs de la chaire et de la tribune sont forcés de remplir par des mots l'intervalle entre deux idées; chez lui il n'en était pas ainsi : les idées, les faits, les dates se succédaient sans interruption, sans travail, sans hésitation aucune. L'histoire de Rome et de la Grèce, l'histoire de la civilisation, celle de l'Eglise, celle du Moyen-âge, la géologie, l'anatomie, toutes les sciences lui étaient familières comme s'il eût donné la longueur d'une vie d'homme à l'étude de chacune d'elles, et son langage à la fois simple et élevé, était à la hauteur de sa science. Je voulus lui être présenté lorsqu'il fut revenu à son état normal, et je trouvai en lui un homme comme il faut, certainement, un homme bien élevé, mais non pas, et loin de là, l'homme universel de ses discours. Il fut entrancé pour moi, et je conversai par son intermédiaire avec le professeur Dayton (l'esprit qui le maîtrise.) Je fus convaincu. Je suis maintenant un autre homme ; je suis heureux, oh ! bien heureux ! et avec cette expansion que donne le bonheur, je voudrais pouvoir convaincre tous les hommes, afin de consoler ceux qui souffrent et d'ajouter encore au bonheur de ceux qui sont heureux."

Nous n'ajouterons rien à cela. Cette confession a été faite dans un cercle où nous étions présent. Nous ne donnons pas le nom de la personne qui nous a parlé ainsi, mais nous avons la ferme conviction que dans peu le monde l'entendra proclamer, du haut de la tribune, les vérités consolantes qui lui ont été révélées : nous nous fions pour cela à la promesse des esprits qui nous ont affirmé qu'il y avait en cette per-

sonne les qualités nécessaires pour faire un excellent médium orateur.

Disons cependant que ce monsieur venait pour la première fois à une petite réunion de personnes qui lui étaient tout à fait étrangères, excepté une ; le médium surtout ne le connaissait en rien, et ne s'attendait point à le voir. Quelques mots seulement avaient été échangés, lorsque la main de ce médium écrivit rapidement un article, signé AFFRE, que l'on considéra comme fort à propos, et que nous allons insérer avec les *Communications détachées.*

Un autre, en proie à une maladie cruelle, nous écrit de la Californie : "Votre publication m'a fait tant de bien, que je la fais circuler pour augmenter autant que possible le nombre de ses lecteurs; la doctrine spiritualiste est vraiment trop consolante pour ne pas faire supporter avec courage toutes les tribulations que l'homme est susceptible d'éprouver ici-bas."

Un membre du barreau, qui a l'avantage d'être médium, nous a rapporté le fait suivant, qui ne nous étonne point ayant vu bien des choses analogues: Tard, dans la nuit, il étudiait une cause qu'il devait plaider le lendemain ; un volume était ouvert devant lui, et il avait déjà pris beaucoup de notes lorsque, tout à coup, sa main y fit une barre, de bas en haut, et écrivit au-dessous :

" Ce n'est pas cela ; voyez MERLIN."

Il se levait pour consulter le *Répertoire de Jurisprudence* lorsqu'il se sentit retenu, et sa main écrivit encore : " Pas le Répertoire ; voyez *Questions de Droit*, article *Mineurs.*"

Et là, il trouva ce dont il avait besoin.

Une demoiselle, médium, se trouvait dernièrement près d'une dame qui était accouchée depuis la veille. La demoiselle jouait avec l'enfant, qui n'avait encore rien pris, et dont la tête reposait dans la main droite de la personne. Tout à coup, cette main fut prise de l'agitation qui annonce ordinairement qu'un invisible veut écrire ; le médium rendit l'enfant, alla prendre un crayon et sa main écrivit une bonne recommandation, signée du Dr. Husson. La sage-femme trouva qu'elle était à propos.

Nous pourrions citer bien des cas où des malades ont reçu d'utiles avis qu'ils n'avaient pas songé à demander.

Que l'on cherche donc à développer partout des médiums, et l'on ne dira plus : A quoi bon !

MAISONS HANTÉES.

On nous parle souvent de bruits mystérieux que l'on entend dans quelques maisons ; il est même question d'apparitions. Que l'on ne s'effraie pas de ces choses, avec lesquelles on se serait familiarisé depuis long-temps, sans la superstition et les *démons* de cette Eglise qui ne règne sur les masses crédules que par la terreur qu'elle leur inspire avec son Diable et son Enfer : le Pluton et le Tartare de cette autre mythologie. Qu'on le sache bien : le monde invisible fait ce qu'il peut afin de nous éclairer sur bien des choses, et particulièrement sur les erreurs que nous prêchent les hommes qui spéculent sur l'ignorance ; mais les esprits ne possédant plus les organes matériels au moyen desquels ils pourraient se faire comprendre aux mortels, et ne pouvant pas plus impressionner tout le monde que nous ne pouvons magnétiser le premier venu, ont recours à des éléments impondérables pour agiter la matière et faire du bruit, afin d'appeler notre attention. Il ne faut pas s'épouvanter et fuir, ni appeler un prêtre avec son goupillon impuissant ; il est déjà probable que quelque médium inconnu se trouve dans la famille au sein de laquelle ces phénomènes se produisent, et il faut s'en assurer en faisant des séances. S'il arrive que les conditions soient favorables, les esprits trouveront des instruments organisés, avec lesquels ils feront plus et mieux qu'avec la matière inerte.

Nous avons passé une soirée dans une maison où l'on a souvent entendu des bruits et où l'on a vu, dit-on, l'homme que l'on y empoisonna, il y a deux ou trois ans ; une dame assure l'avoir rencontré sur l'escalier, et il lui aurait parlé. Nous nous sommes rendus sur les lieux, au nombre de dix-sept : trop peut-être, car il ne s'est rien passé de remarquable, si ce n'est le fait que voici :

Plusieurs médiums se sont assis autour d'une table sur laquelle on a placé des crayons et du papier ; on a retiré la lumière, et nous nous sommes trouvés dans une obscurité parfaite. Bientôt, une dame (que nous avons déjà citée, Vol. I, page 77 et autres) s'est écriée : *Je vous vois tous, comme s'il était grand jour.* Puis, nous avons entendu le bruit que faisait son crayon sur le papier. Peu de temps ensuite, on a éclairé la salle : cette dame venait d'écrire *une page et demie* de grand papier réglé, et *l'écriture, parfaitement nette, suivait très-exactement les raies du papier.*

La communication provenait du défunt : du moins il le semblait ; nous ne devons pas la publier.

APPORT D'OBJETS SOLIDES,

BRUITS ET MOUVEMENTS SANS CONTACT.

Nous avons pu observer, plusieurs fois, un autre médium du genre que nous avons décrit (Vol. I, page 51) ; c'est encore une jeune fille. Nous nous sommes assis à côté d'elle, la touchant pour mieux la surveiller, et *nous croyons* qu'elle a reçu effectivement, comme recevait le premier médium, mais *sous* la table, troispetits livr es de prières, quelques gravures, des chapelets et des médailles. Nous ne comptions parler de cette affaire qu'après avoir étudié plus longtemps le médium ; mais la mère de celle-ci vient de *faire ses Pâques*, et elle s'oppose à de nouvelles séances.

Ce qui nous porte à écrire ces lignes, c'est que la jeune fille nous ayant dit avoir vu, dans sa chambre, une chaise se mouvoir seule et parcourir une distance de plusieurs pieds, nous avons cherché à obtenir quelque chose d'analogue, et nous dirons tout à l'heure ce qui est advenu.

Ayant parlé de ces phénomènes dans une autre maison, on a questionné un ami invisible qui a répondu n'avoir jamais fait ni vu faire rien de semblable, mais qu'il irait voir comment cela se passait. Quelques membres de la famille nous ayant témoigné le désir de l'observer aussi, nous les avons accompagnés, une seule fois, chez la jeune fille. Ce soir-là, nous étions quinze personnes présentes. On a demandé si les invisibles voudraient bien remuer la table, lorsque tout contact humain avec elle aurait cessé. La réponse ayant été affirmative, on s'est tenu à la distance d'un pied environ, et la table a tourné : lentement, il est vrai ; mais elle a fait près d'un quart de révolution dans un sens, puis dans l'autre, et l'a répété diversement. Nous regardions sous la table : le médium avait les bras croisés et les pieds sur un barreau de sa chaise, et il est certain que personne ne touchait la table : la salle était assez éclairée pour qu'il n'y eût aucun doute à cet égard. Les réponses des invisibles avaient ordinairement lieu par des *raps* ou "coups mystérieux."

Voici maintenant ce qui, depuis cette séance, a eu lieu dans l'autre famille, (bien entendu, sans l'aide de la jeune fille, qui n'y est jamais venue.) Si ce résultat est la conséquence de la visite dont nous venons de parler, il démontrerait, une fois de plus, combien il est avantageux de fréquenter les lieux d'expérimentation :

On était à souper ; quatre personnes entouraient une table ronde, à quatre pieds, sans roulettes, lorsqu'on a vu cette table se mouvoir ; on a demandé qu'elle se dirigeât vers telle ou telle personne, ce qui a été fait. Le lendemain nous avons observé personnellement ces phénomènes : la table ayant été desservie, et tout contact humain avec elle ayant cessé, les mouvements de ce meuble se sont produits à peu près comme nous l'avons demandé ; on les suivait aisément de l'œil et l'on entendait mieux encore le bruit que faisaient les pieds de la table en glissant sur le parquet. Les *raps* ont été fréquents, et toujours significatifs. Depuis ce soir-là, tous ces faits se sont reproduits diversement et dans des circonstances variées, lorsque nous nous sommes trouvés depuis quatre jusqu'à neuf personnes. Il nous est arrivé aussi, plusieurs fois, de nous tenir debout, les mains à plat sur la table, et, à notre demande, celle-ci s'est enlevée du parquet, à une hauteur de huit à dix pouces, et y est redescendue presqu'aussitôt, à une distance d'environ deux pieds du lieu de départ.

Ces manifestations, venues inopinément la première fois, semblent avoir été l'œuvre de l'esprit que l'on avait questionné sur la jeune fille. Transcrivons un fragment de l'explication qu'il nous a donnée, après avoir pris lui-même des informations, nous a-t-il dit :

Voici tout ce que je sais. Il y a plusieurs éléments indispensables pour que nous puissions obtenir le moindre succès ; il en est d'autres qui ne sont pas positivement indispensables, mais qui rendent le succès plus complet et plus éclatant. Quelques médiums réunissent en eux tous ces éléments, et alors il nous est très-facile de réussir : nous semblons opérer des prodiges. D'autres ne réunissent qu'une certaine proportion de ces éléments, et il est nécessaire que quelqu'autre médium ou quelque personne qui n'est même pas capable de devenir médium, mais qui possède un ou deux éléments qui manquent à l'autre, se joigne à celui-ci ; alors les effets deviennent possibles et quelquefois faciles. C'est ainsi que souvent deux ou plusieurs personnes réunies obtiendront des résultats très-satisfaisants, tandis que chacune séparément ne sera capable de rien.

Mais ce n'est pas seulement du côté des humains qu'il y a des conditions à remplir ; il y en a autant de notre côté. Vous avez pu remarquer que parfois le même médium accompli, comme par exemple Mr. Squire, ou le même cercle de médiums imparfaits, comme celui que vous formiez dernière-

ment à quatre, ne peuvent pas obtenir un jour les mêmes manifestations qu'ils ont obtenues la veille, ou ne les obtiennent que très-difficilement. C'est qu'alors quelquefois nous, de notre côté, n'avons pas réuni les éléments nécessaires au succès. Non plus que tous les médiums, tous les esprits indistinctement ne sont pas propres aux manifestations physiques, et *généralement* ceux qui peuvent le mieux les produire se trouvent dans des cercles assez inférieurs : ils ne sont pas très-bien développés et ont encore, comme sur terre, des caprices, de l'amour-propre, des antipathies qui souvent les rendent incapables ou leur ôtent la volonté de servir au succès des expériences. Seul, je ne pourrais rien ; il me manque beaucoup pour cela : il me faut l'assistance, ou d'un esprit constitué à cet effet, ou de plusieurs autres qui, à eux tous, complètent la somme de forces et de fluides nécessaires. Quand je puis les réunir, bien disposés comme moi, je réussis tôt et facilement — toujours en supposant que les conditions soient remplies de même dans le cercle terrestre. Quand je ne puis les rassembler, j'essaie avec ce dont je dispose et, ou je réussis avec difficulté, ou j'échoue complètement.

Il faut encore observer qu'avec le même cercle ici et le même cercle en bas, la présence d'un esprit malveillant de notre côté, ou peu sympathique et soupçonneux du vôtre, peut influencer considérablement les résultats. Cela vous explique comment les expériences faites par *un seul médium* entièrement développé, comme Hume, réussissent presque toujours : c'est qu'il réunit en lui tous les éléments nécessaires, et en si grande abondance, que même la présence de plusieurs personnes non sympathiques peut rarement entraver la marche de ses expériences. Et puis, condition très-favorable encore, au lieu d'avoir affaire à *une réunion* d'esprits, il n'est généralement en rapport qu'avec un seul, Mesmer ou tout autre de même force, qui, lui aussi, réunissant tous les éléments dont j'ai parlé, n'a pas à attendre le concours ni la bonne volonté de qui que ce soit, son médium seul excepté.

Le peu d'échecs arrivés à ces médiums parfaitement organisés et complètement développés, tiennent donc à des variations dans leur propre système et peuvent durer quelque temps, sans cause saisissable aux yeux mortels. J'espère que vous comprenez maintenant à peu près aussi bien que moi. Bonsoir.

JULES NOLLET.

(Le signataire est mort en France, d'une affection de poitrine ; c'était une connaissance de la maîtresse de maison chez laquelle se sont produits les phénomènes dont nous venons de parler en second lieu.)

COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

(Nous avons annoncé cet article, à la page 87.)

Dans notre dernière séance nous avons promis de répondre plus tard à quelques questions qui nous ont été adressées, savoir :

1o. Les esprits ont-ils un corps ?

2o. Quand ils apparaissent aux mortels, se présentent-ils sous la forme qu'ils ont dans le monde invisible ?

3o. Quels moyens emploient-ils pour produire des apparitions ?

4o. Enfin, lorsqu'ils communiquent avec les hommes, sont-ils près d'eux ou à une distance plus ou moins grande ?

Plusieurs de ces questions, ou pour mieux dire, toutes ces questions ont déjà été résolues dans nos communications précédentes ; cependant puisqu'on nous demande de nouveaux détails, nous allons faire notre possible pour être bien compris et ne rien laisser à désirer à ceux qui ne se trouveraient pas suffisamment éclairés sur ce sujet.

D'abord, les esprits ont-ils un corps ? Nous avons déjà dit qu'ils conservent assez long-temps dans le monde invisible les mêmes goûts qu'ils avaient sur terre ; qu'ils y apportent les mêmes sens, mais beaucoup plus délicats, beaucoup plus parfaits. Or, trois de ces sens ne peuvent appartenir qu'à la matière : donc il est impossible de nier la corporéité des esprits. Ils conservent leur individualité, et vous n'en doutez pas un seul instant ; ils doivent donc nécessairement avoir un corps quelconque, que vous pouvez vous figurer aussi flexible, aussi transparent, aussi subtil que vous voudrez, mais qui n'en est pas moins un corps, puisqu'il constitue un individu, un être distinct, un être qui peut agir sur des objets matériels. Les fondateurs des différentes religions, qui ont admis l'immortalité de l'ame, ont si bien senti cette vérité ; ils étaient tellement convaincus que l'esprit ne peut exister sans la matière, que les uns ont imaginé la résurrection de la chair ; les autres, la métempsycose ; quelques-uns enfin, la réincarnation de planète en planète jusqu'à l'infini. Tous, en un mot, sont partis du même principe pour établir cette opinion ; seulement ils ignoraient qu'au sortir de la chair, l'esprit n'a pas besoin d'emprunter un vêtement aussi grossier que celui qu'il vient d'abandonner ; qu'il en puise un nouveau, bien autrement parfait, dans les éléments qui l'entourent ;

qu'il se matérialise, en quelque sorte, c'est-à-dire qu'il se crée une enveloppe adaptée au milieu qu'il habite, et que cette enveloppe, il doit la conserver éternellement. Nier la corporéité des esprits est donc un contre-sens ; c'est nier leur individualité, c'est supposer qu'à la *désincarnation* ils se réunissent à Dieu pour ne former qu'un seul tout ; en un mot, c'est admettre le Panthéisme.

Passons maintenant à la deuxième question : les esprits, quand ils apparaissent aux mortels, se présentent-ils sous la forme qu'ils ont dans le monde invisible ? Oui et non. Si l'esprit est celui d'un individu qui désire se faire reconnaître de la personne ou des personnes auxquelles il se manifeste, il faut naturellement qu'il se présente sous la même forme qu'il avait sur terre à l'époque où on l'a connu, sans quoi il serait impossible de constater son identité. Nous savons d'avance qu'on peut nous faire cette objection ; mais comment l'esprit fait-il pour retrouver cette forme, que souvent il a perdue depuis long-temps ? Nous répondrons à cela que rien ne se perd dans la nature, et nous appuierons notre assertion sur un fait bien connu de ceux qui n'ignorent ni les effets du magnétisme humain, ni ceux du magnétisme angélique : c'est que l'on a vu des somnambules et des médiums décrire, avec la plus grande exactitude, des choses qui s'étaient passées depuis un temps plus ou moins éloigné, et faire la description du lieu de la scène, ainsi que des différents personnages qui y assistaient ; d'autres aussi qui, étant dans un appartement, voyaient les personnes qui s'y trouvaient la veille ou longtemps auparavant, pouvaient indiquer avec précision la place que chacune d'elles occupait, et même rendre compte de leur conversation, ce qui prouve évidemment ce que nous venons de dire : que rien ne se perd dans la nature. Ce principe une fois établi, il n'est pas étonnant que l'esprit puisse retrouver la forme qu'il avait autrefois et s'en revêtir, quand il le juge convenable. D'après cela, vous devez naturellement conclure qu'un habitant du monde invisible n'a pas exactement la même physionomie qu'il avait dans le monde terrestre : c'est bien le même individu, mais tellement embelli, qu'il serait impossible de le reconnaître s'il se faisait voir sous sa nouvelle forme. C'est sous cette apparence céleste que quelques mortels peuvent, à l'état de veille, nous apercevoir et que beaucoup d'autres nous voient dans leur sommeil.

Quels moyens emploient les esprits pour produire des apparitions ? Cette question a déjà été traitée dans le mois d'octobre dernier par notre ami X, mais elle laisse quelque

chose à désirer. En effet, il arrive souvent que toutes les personnes d'une société voient en même temps une apparition, tandis que d'autres fois il n'y a qu'un ou deux individus impressionnables qui jouissent de cette faculté ; la définition de X est parfaitement applicable au premier cas, et nous n'y ajouterons rien de plus. Quant au second, il n'en est pas de même : il y a là, sans contredit, un effet de biologie, et l'esprit agit sur le médium, comme le biologiste sur le sujet. On ne peut révoquer en doute cette opinion, quand on est bien convaincu que la biologie n'est autre chose qu'un effet psychique, et que par conséquent l'esprit dégagé de ses liens terrestres peut agir avec plus de force encore que lorsqu'il était emprisonné dans la chair.

Les esprits, quand ils communiquent avec les mortels, sont-ils près d'eux ou à une distance plus ou moins éloignée ? Voilà la quatrième et dernière question. Nous ne pouvons que vous répéter ici ce que nous vous avons déjà dit plusieurs fois : c'est que les deux cas peuvent également arriver ; cependant lorsque, dans le cercle, il y a des personnes pour lesquelles nous avons une affection, une sympathie particulière, comme des parents, des amis, nous sommes toujours à leurs côtés et nous ne les quittons pas tant que dure la séance.

Nous désirons que ces explications puissent vous satisfaire, vous et ceux qui les liront ; nous pensons bien que tous ne les accepteront pas de même, et consulteront d'autres esprits qui, sans doute, expliqueront la chose d'une manière différente. Que voulez-vous ! il en est ici comme parmi les humains : nous avons des individus très-ignorants, très-entêtés, qui aiment à créer des systèmes, ou qui, pour caresser la fantaisie de ceux qui communiquent avec eux, puisent dans le cerveau des assistants les idées qu'ils inspirent au médium. Il est assez difficile, quoi qu'on en dise, de se prémunir contre eux, car il est dans la nature de l'homme d'aimer à voir flatter ses opinions. Mais le temps et l'expérience dévoileront le mystère, éclaireront ce qui est encore bien obscur aux yeux des mortels, et feront voir enfin, sans qu'on puisse s'y méprendre, quels sont ceux qui ont eu raison et ont toujours dit la vérité.

CLEMENT XIV.

(Cet autre article nous a été donné comme nous l'avons dit, page 90.)

Celui qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière, n'est pas disposé pour le royaume de Dieu. (LUC, IX, 62.)

Vous qui avez reconnu la vérité du Spiritualisme, cherchez à le bien comprendre ; pénétrez-vous des conséquences que la découverte d'une vérité aussi importante doit avoir pour le monde, et travaillez autant qu'il est en vous à faciliter le succès de la grande œuvre. Le Spiritualisme n'est pas venu pour la satisfaction de quelques-uns en particulier, mais pour le bonheur de tous ; il n'est pas venu seulement pour apporter des consolations à ceux qui ont perdu leurs parents, leurs fils ou leurs frères ; il n'est pas venu seulement pour sécher les pleurs de celles qui, comme Rachel, "parce que leurs fils ne sont plus, ne veulent pas qu'on les console;" mais il est venu pour changer, pour renouveler la face du monde. Il faut que tous prennent les armes en sa faveur. Je dis les armes, mais vous comprenez qu'il n'est et ne peut être ici question que des armes spirituelles. On a fait dire au Christ qu'il n'était pas venu pour apporter la paix, mais la guerre et l'on s'est appuyé sur cette parole, mal écoutée et mal comprise, pour justifier les guerres iniques que les frères se faisaient au nom de la religion, et qui baignaient les terres du sang de ceux qui n'auraient dû les arroser que de leurs sueurs. Ce n'est pas l'épée qu'il faut prendre pour la noble et sainte cause du Spiritualisme, mais les armes spirituelles et, entre autres, l'exemple et l'éloquente et simple parole de celui qui est véritablement convaincu.

Nous nous sommes mis en rapport avec vous, après l'avoir en vain essayé pendant des siècles, et ç'a été pour pouvoir vous donner des avis sur la manière dont vous devez vous conduire et vous gouverner individuellement et socialement. Nous vous avons, par nos communications, démontré l'existence de l'âme immortelle et du monde, invisible pour vous, dans lequel elle passe au sortir de son corps périssable. Ce n'est pas assez, quoique ce soit beaucoup ; aussi n'est-ce pas là que se borne notre tâche : il faut que nous vous donnions une idée juste et complète de la manière dont vous arriverez à être parfaitement heureux dans le monde invisible et à trouver plus de bonheur que vous n'avez pu en trouver jusqu'à présent sur la terre, soit comme nations, soit comme individus. Nous demandons pour cela votre attention et votre confiance d'abord ; puis, quand vous êtes arrivés à nous écouter et à nous croire, nous demandons votre concours, à chacun selon son rang, selon les dons naturels qui lui ont été départis, selon l'influence qu'il a acquise dans la société.

Ainsi, à l'homme humble et pauvre, nous ne demandons que ceci : prouver autour de lui que le Spiritualisme rend

meilleur ; le prouver par une conduite plus régulière, par plus d'attachement à son devoir journalier, par plus de douceur dans ses relations de famille et autres, par le zèle à corriger les défauts qu'il a laissés s'engendrer en lui, et que les circonstances défavorables dans lesquelles il est placé, ont contribué à développer et à augmenter, sans doute. Nous lui demandons de prêcher d'exemple afin que ses frères, humbles et pauvres comme lui, puissent se dire : En voici un qui est devenu bon et conséquemment plus heureux ; depuis quelle époque ? Depuis sa conversion à cette étrange folie qu'on appelle le Spiritualisme.

Mais à l'homme que sa position, sa fortune et ses facultés intellectuelles placent aux premiers rangs parmi ses semblables ; à celui-là nous demandons davantage. Non-seulement faut-il que, comme ses frères pauvres, il réforme en lui ce qui est vicié, et qu'il cultive ce qui a été négligé, mais encore il faut que, pour servir la cause, il mette en jeu toutes les ressources que lui donne sa supériorité. Il sera écouté lorsqu'il parlera dans les assemblées, alors que d'autres plus humbles, moins influents seraient honnis et éconduits. Il fera du bien par sa parole, en s'adressant aux classes privilégiées qui sont généralement plus difficiles à gagner au Spiritualisme, peut-être parce qu'elles ont moins besoin de consolation, mais surtout parce qu'elles ont plus d'orgueil et se croient plus au-dessus des misères et de l'ignorance.

Vous, donc, qui avez été récemment converti à la foi si douce du Spiritualisme, soyez un vrai fervent ; ne rougissez jamais de votre persuasion ; ayant mis la main à la charrue, selon les paroles de l'évangéliste, ne regardez jamais en arrière. Vos lumières et votre éloquence sont connues : employez-les à servir une vérité plus noble, plus utile, plus essentielle que celle que vous avez cru servir jusqu'à présent. Vous trouviez des paroles persuasives lorsque vous défendiez avec chaleur le parti américain ; trouvez-en, et nous vous y aiderons, pour défendre la cause humanitaire. Car, nous vous l'affirmons en toute assurance, le Spiritualisme est la cause de l'humanité. Le bon spiritualiste n'a pas de patrie ; il ne considère pas comme devant concentrer ses affections et ses intérêts le coin de terre où il a pris naissance ; il n'appelle pas frères ceux seulement qui sont nés sur le même sol que lui ; mais il sait que le monde est sa patrie, que les hommes sont ses frères, et il agit en conséquence. Nous vous recommandons notre cause, qui est celle de tous ; soyez-lui dévoué comme vous avez su l'être à une autre moins impor-

tante, et vous en serez mieux récompensé : vous le serez, dès ce monde, par votre propre cœur et par le bonheur que vous répandrez autour de vous ; dans l'autre, vous recevrez votre récompense des mains de Celui qui, dès le commencement, a réglé les lois du bonheur universel.

AFFRE.

———

(La communication suivante, qui nous a été faite spontanément, comme les deux précédentes, semble répondre à une lettre que nous avons insérée dans notre dernier numéro, pages 72—73.)

Le Spiritualisme est-il une religion ? doit-il opérer une réforme sociale ? Voilà les deux grandes questions qui s'agitent aujourd'hui, et auxquelles nous nous croyons obligés de répondre.

Si l'on entend par religion un culte quelconque, avec des temples, des cérémonies, des mystères et des prêtres, nous répondrons : Non, le Spiritualisme n'est pas une religion. Mais si l'on prend ce mot dans sa véritable acception, c'est-à-dire comme désignant la réunion de tous les membres de la société en une seule famille étroitement unie par les liens sacrés de la bienveillance, de l'amour et de la charité, alors nous dirons : Oui, le Spiritualisme est une religion. Nous ajouterons même que c'est la seule qui puisse être universelle, quoique ce titre ait déjà été usurpé par une autre, à laquelle cependant il ne peut convenir en aucune manière. Au reste, il faut bien lui passer ce petit mouvement d'orgueil, car les Presbytériens aussi ne se font pas scrupule d'appeler leur secte religion catholique.

Une fois le Spiritualisme reconnu et adopté par les hautes classes de la société, par les hommes instruits, les publicistes renommés, les grands orateurs, il ne manquera pas d'apôtres dévoués, comme déjà l'on en voit quelques-uns, qui s'empresseront de le répandre dans les classes inférieures, et arracheront celles-ci au joug qui pèse sur elles. Il ne manquera pas non plus d'ouvrages mis à la portée de toutes les intelligences, pour que chacun puisse s'instruire, et reconnaître enfin où est la vérité. Tous, selon leurs moyens, contribueront au bien commun : les uns, par leurs écrits ; les autres, par leur éloquence ; ceux-ci, par leur influence personnelle ; ceux-là, par leur fortune. Pour notre part, nous ne resterons pas en arrière ; nous développerons autant de médiums qu'il nous sera possible, et avec tous ces éléments réunis, comment pourrait-on douter un seul instant du succès !

C'est alors que cette réforme sociale, si impatiemment attendue par les hommes de bien, s'accomplira et détrônera tous ces vieux préjugés, enfants du fanatisme et de la superstition ; c'est alors que s'anéantira le despotisme clérical, qui, depuis tant de siècles, pèse sur l'humanité ; que l'incrédulité amènera son pavillon devant la bannière du bon sens et de la raison ; que les anti-spiritualistes sacrifieront leurs erreurs sur l'autel de la vérité, et que la paix et le bonheur règneront véritablement sur terre.

Cependant, comme toute réforme ne peut avoir lieu dans une société sans qu'il y ait quelques-uns de ses membres qui s'en trouvent plus ou moins lésés, nous sommes obligés de convenir que ceux qui vivent de l'Eglise seront un peu froissés dans leurs intérêts ; que les avocats auront moins de causes à plaider, vu qu'il y aura moins de crimes et de délits ; que les médecins n'auront pas d'aussi nombreuses clientèles, car les vices étant alors beaucoup moins communs, il y aura nécessairement beaucoup moins de maladies ; enfin que la carrière militaire n'offrira plus les mêmes chances à ceux qui aiment à s'y livrer, puisqu'il n'y aura plus besoin de ces immenses armées qui coûtent fort cher à entretenir, et qui privent l'Etat d'un si grand nombre de travailleurs.

Mais aussi les prisons ne regorgeront plus de criminels ; les bagnes seront déserts ; on n'aura plus devant les yeux le tableau dégoûtant de malheureux forçats enchaînés deux à deux, comme des brutes, et faisant, sous le bâton d'un farouche gardien, le travail de véritables bêtes de somme ; ni le spectacle encore plus ignoble de ce hideux échafaud où l'homme s'est arrogé le droit d'envoyer son semblable, comme s'il lui était permis de détruire l'œuvre du Créateur.

Que l'on compare à présent la société ainsi régénérée avec celle d'aujourd'hui, et l'on verra de quel côté est l'avantage ; que l'on mette en parallèle l'homme vertueux, bon, charitable, tel qu'il doit devenir un jour, avec l'homme vicieux, méchant et égoïste, comme on en rencontre tant dans le monde, et l'on conviendra que le Spiritualisme est le vrai Messie prédit par les Prophètes, et dont Jésus n'a été que le Précurseur.

Nous terminerons cette communication en recommandant à ceux qui désirent si ardemment voir s'opérer la réforme dont nous venons de parler, de ne pas oublier qu'une œuvre aussi gigantesque ne peut s'accomplir en un jour ; de prendre patience, tout en travaillant eux-mêmes au bien commun, et de ne pas faire comme quelques-uns qui attendent que les autres

se décident, pour se décider aussi ; mais de donner l'exemple, puisqu'ils sont convaincus, car c'est le seul moyen d'entraîner les masses et de consolider l'édifice.

En suivant ces instructions, on obtiendra, non pas le retour de l'âge d'or, si vanté par les poètes, et qui n'était autre chose que l'époque de l'ignorance et de la barbarie; mais le triomphe du progrès, vers lequel Dieu veut que l'homme dirige sans cesse tous ses efforts, non-seulement dans la vie présente, mais dans la vie future, mais toujours, mais durant l'éternité. LE PERE AMBROISE.

AMES EN PEINE.

On sait que John McDonough a légué son immense fortune aux villes de la Nouvelle-Orléans et de Baltimore. Il s'était flatté que les avocats n'auraient rien à voir dans sa succession, et personne n'ignore combien ils l'ont déjà écornée; mais ce que l'on ne sait peut-être pas, c'est que le testateur en est bien contrarié : nous croyons pouvoir dire qu'il a fait usage, à ce propos, d'expressions peu communes qui lui étaient familières sur terre et qui établissent assez bien son identité et son mécontentement.

Que son exemple serve à tant d'autres qui, au lieu de transférer eux-mêmes leurs biens terrestres, croient se débarrasser de tout tracas à cet égard en faisant un testament dont l'exécution peut ensuite porter le trouble dans leurs familles et les tourmenter eux-mêmes dans l'autre vie. Citons un fait, d'après un ouvrage publié par le Club-Bannatyne et dont le titre peut se traduire ainsi : Relation authentique de l'apparition d'un esprit, dans le comté de Queen-Ann, Maryland, Etats-Unis d'Amérique, et dont la réalité a été prouvée dans un procès remarquable.

Il paraît que Thomas Harris avait fait verbalement, peu de temps avant sa mort, quelques changements à ses dernières dispositions relativement à sa fortune. La famille voulut contester la validité du testament et souleva des difficultés qui étaient de nature à préjudicier aux intérêts des enfants.

Traduisons maintenant :

" William Brigs déclare qu'il est âgé de quarante-trois ans et que Thomas Harris est décédé en septembre 1790. Au

mois de mars suivant, il passait près du lieu où était inhumé Thomas Harris, et il montait un cheval qui avait appartenu à ce dernier ; après avoir traversé un petit cours d'eau, le cheval se mit à marcher plus vite. Il était alors entre huit et neuf heures du matin ; le temps était clair et serein. Le déposant voyageait seul. Il s'engagea dans un sentier qui longeait le champ où était déposé le corps de Thomas Harris. Tout à coup le cheval s'élança en travers, du côté de la barrière, regardant par-dessus l'enclos où était enterré le défunt, et en même temps se mit à hennir avec force. Le déposant vit alors Thomas Harris venant à sa rencontre, vêtu du même costume qu'il portait la dernière fois qu'il l'avait vu, avant sa mort : ce costume était bleu de ciel. Arrivé près de la barrière, Thomas Harris s'écarta vers la droite et disparut. Le cheval de Brigs reprit alors le chemin. Thomas Harris s'était approché du déposant jusqu'à la distance de deux travées de la dite barrière ; toutefois le témoin ne vit pas sa figure et ne lui adressa point la parole. Il avait connu le défunt depuis son enfance et avait eu avec lui des relations intimes. Il crut que le cheval, d'après ses hennissements, ses oreilles tendues et ses regards dirigés par-dessus la clôture, avait reconnu son ancien maître.

Vers le commencement du mois de juin suivant, le témoin labourait dans son champ situé à trois milles environ du lieu où Thomas Harris avait été enterré ; la nuit commençait à se faire, quand Thomas Harris l'aborda et continua à marcher à ses côtés l'espace d'environ deux cents pas ; son costume était toujours le même. Il s'arrêta à deux pas du témoin. Dans ce moment John Bailey, qui était aussi à sa charrue, vint à passer avec son attelage, et la vision disparut. La peur s'était emparée du déposant ; pas un mot n'avait été échangé. Le jeune Bailey ne vit rien, et le déposant ne lui parla point de ce qui venait d'avoir lieu. Il n'y avait eu aucun mouvement partiel des membres, de la part de l'esprit : l'apparition entière s'était évanouie d'une pièce. Cette vision avait tellement impressionné le déposant, que sa santé en fut altérée. Il avait assisté aux derniers moments de Thomas Harris, mais rien de particulier n'avait fait le sujet de leur conversation.

Quelque temps après, il était au lit, il pouvait être onze heures ou minuit, quand il entendit un gémissement semblable à celui que Thomas Harris avait poussé au moment d'expirer. Mme. Brigs, sa femme, l'entendit aussi, et se leva pour visiter la maison ; mais lui ne bougea pas, convaincu

que ce gémissement provenait de Thomas Harris. Dans une autre occasion, étant encore couché, et la chambre bien éclairée par un bon feu, il aperçut une ombre se dessinant sur le mur, et en même temps il sentit comme un poids sur son corps. Plus tard, couché et endormi, il se sentit frapper entre les deux yeux assez violemment pour les avoir meurtris et ensuite noirs ; sa femme était à ses côtés et deux jeunes gens couchaient dans une autre partie de la chambre : le coup le réveilla, tandis que le sommeil des autres ne fut pas interrompu. Il est convaincu qu'il ne fut frappé par aucun de ceux qui occupaient la chambre avec lui ; le coup lui fit enfler le nez.

Vers le milieu du mois d'août, il revenait de chez Hickey Collins, il faisait déjà nuit depuis environ une heure, quand Thomas Harris se présenta, vêtu tel qu'il l'avait aperçu sur le chemin de la chapelle, à trois milles et demi du lieu de sépulture du défunt ; la lumière des étoiles éclairait seule. L'esprit étendit ses bras au-dessus des épaules du témoin ; celui-ci ne peut se rappeler combien de temps cela dura : il en fut très-alarmé, et Thomas Harris disparut. Pas une parole ne fut échangée ; le déposant ne ressentit aucun poids sur ses épaules. Il revint sur ses pas, jusque chez Collins, chercher un jeune homme pour l'accompagner, et, de retour chez lui, il fit part au jeune homme de ce qui s'était passé. Il avait déjà dit à James Harris qu'il avait vu l'esprit de son frère.

Au mois d'octobre, vers le point du jour, il aperçut Thomas Harris à cent pas environ de sa maison, à lui déposant ; il avait la tête penchée d'un côté : son costume était toujours le même ; il avait la face tournée vers lui et il marchait très-vite, lorsqu'il disparut tout d'un coup : aucun obstacle ne se trouvait entre lui et le fantôme, et la distance pouvait être de cinquante pas. Le déposant était alors seul, et il ne pouvait se rendre raison du motif qui portait ainsi Thomas Harris à lui apparaître. Le même jour, vers huit heures du matin, il était occupé à faire passer des gerbes de blé à John Bailey, qui en faisait une meule, lorsqu'il vit Thomas Harris, habillé comme les autres fois, se glissant le long de la clôture du jardin ; il disparut bientôt, toujours se dirigeant vers l'Est ; il s'était approché du déposant jusqu'à quinze pieds. Bailey ne l'aperçut point. Une heure et demie plus tard, au même endroit, le déposant le vit encore, avançant de la même manière vers lui, et, arrivé à la barrière, s'y appuyer : c'était à dix pieds du déposant, qui dit à Bailey de regarder (en lui

montrant Thomas Harris.) Bailey demanda de quoi il s'agissait. — Ne voyez-vous pas Thomas Harris ? — Il ne se souvient plus de la réponse de Bailey, mais lui s'avança à la rencontre de Harris, au moment où celui-ci franchissait la travée sur laquelle il s'était appuyé. Il ne peut dire lequel parla le premier ; ils marchèrent côte à côte l'espace d'environ cinq cents pas, en causant, mais il lui serait impossible de dire quelle fut leur conversation : Thomas Harris parlait tellement bas, qu'il ne pouvait le comprendre. Le déposant adressa une question à l'esprit, mais celui-ci lui imposa silence. Cependant il lui demanda pourquoi il ne s'adressait pas plutôt à son frère ; Harris lui répondit : Ne m'interrogez pas. Le déposant répliqua que l'on discutait la validité de son testament. Harris lui dit de demander à son frère, James Harris, s'il avait oublié la conversation qui avait eu lieu entre eux, près des meules de blé, du côté qui regardait l'Est, le jour qu'il fut atteint de sa dernière maladie ; qu'il lui avait dit, dans cette circonstance, que son désir était que lui, James Harris, gardât entre ses mains tous ses biens, à lui Thomas Harris, jusqu'à l'époque où ses enfants auraient atteint leur majorité, pour alors en faire la vente et distribuer le produit entre eux ; car si l'on procédait de suite à la vente de ces biens, selon la teneur du testament, les enfants n'en retireraient pas les mêmes avantages, et que c'était en vue de cette considération qu'il modifiait les dispositions de son testament. Il ajouta qu'il reverrait le déposant, et, lui enjoignant en même temps de se retourner, il disparut. Le son de sa voix n'était pas le même que de son vivant. Tant que l'entrevue dura, le déposant n'éprouva aucune frayeur, mais seulement après : il en fut grandement troublé.

Le déposant s'en fut trouver James Harris auquel il raconta qu'il avait vu son frère à trois reprises différentes, ce même jour, et lui donna connaissance de la conversation qui avait eu lieu. Il demanda à James Harris s'il se souvenait de ce qui s'était passé entre son frère et lui, près des meules de blé. James Harris lui répondit affirmativement ; il lui fit part de ce qui avait été dit, et déclara qu'il se conformerait aux volontés de son frère. Il paraissait convaincu que le déposant avait été réellement en rapport avec le défunt, attendu que leur conversation n'était connue de personne.

Le soir du même jour, comme le déposant rentrait chez lui, environ une heure avant le coucher du soleil, Thomas Harris lui apparut encore. Le déposant lui dit que son frère allait se conformer à ses volontés ; l'esprit ne dit rien et disparut.

Plus tard le déposant eut encore occasion de causer avec Thomas Harris, mais pas sur le même sujet ; il portait toujours le même costume. Quant à leur dernière conversation, il ne l'avait communiquée à personne et ne le fera jamais.

Bailey, appelé aussi en témoignage, déclara sous serment qu'il était occupé avec Brigs à mettre en meule des gerbes, comme ce dernier l'avait affirmé, lorsque Brigs lui dit : Regardez, là ! ne voyez-vous pas Thomas Harris ? Le témoin avait répondu qu'il ne voyait rien. Brigs s'était éloigné, ayant l'air de causer attentivement avec quelqu'un, mais lui ne voyait personne.

L'avocat insista beaucoup pour que Brigs répétât toute la conversation de l'esprit, et, pour y réussir, il lui fit subir un interrogatoire très-minutieux, mais sans y parvenir. En vain on lui objecta qu'étant homme religieux, il était tenu de tout dévoiler. Ainsi interpellé, il devint très-agité et déclara que rien au monde, sauf la mort, ne le forcerait à révéler toute la conversation, et invoqua la protection du tribunal, disant qu'il avait raconté tout ce qui pouvait intéresser la cause.

La Cour, présidée par l'honorable juge James Tilgman, mit fin à l'interrogatoire. Son Excellence Robert Wright, ex-gouverneur du Maryland, et l'honorable Joseph H. Nicholson, qui devint plus tard juge de l'une des Cours du Maryland, plaidaient pour les demandeurs ; John Scott et Richard T. Earl étaient chargés de la défense."

—Cet exemple répond à diverses questions :

D'abord, l'apparition était subjective, puisqu'elle n'eut pas lieu pour Bailey. Quant au cheval, qui eut l'air d'en être frappé, on sait qu'il avait appartenu au défunt, et les animaux sont sensibles au magnétisme humain ; d'ailleurs, ils semblent doués de facultés perceptives tellement étranges, et ils apprennent si bien ce qu'on a la patience de leur montrer, que nous pardonnerions volontiers à certains hommes de dire que les bêtes, aussi bien que les gens, sont en commerce avec les démons.

Ensuite, une conversation que James Harris pouvait croire secrète entre Dieu et lui, fut révélée à Brigs, ce qui permet d'appliquer à notre temps ces paroles que nous avons déjà citées, mais en y changeant un mot : "Il n'y a rien de caché qui ne *puisse* être découvert, ni de secret qui ne *puisse* être connu."

Puis encore, sans être des *démons* ni des *anges*, comme la théologie l'entend, les esprits des morts se manifestent aux mortels, quoique l'Eglise assure le contraire.

Enfin, cela montre l'erreur panthéistique dont nous parlions il y a un mois : l'esprit ne laisse point avec le corps ses affections ni ses préoccupations d'ici-bas.

MANIFESTATION NOUVELLE.

Le *Spiritual Telegraph* rend compte d'une manifestation nouvelle, observée par Mr. G. A. Redman, médium dont nous avons déjà parlé (Vol. I, pages I37-140) et qui étudie la médecine. Il avait devant lui un cadavre qu'il allait disséquer; il avait déjà coupé *tous les muscles fléchisseurs* d'une main, et il était en train de séparer les téguments de la paume de cette main, lorsque celle-ci se ferma et saisit la lame du couteau. Il essaya de retirer son instrument, mais sans faire beaucoup d'effort ; les doigts ne lâchant pas, il appela sur ce fait étrange l'attention de plusieurs personnes, et il en resta là jusqu'au lendemain. Alors, il trouva la main ouverte ; et, en présence de témoins, il voulut rechercher jusqu'à quel point l'*impossibilité physiologique* dépendait de ses propres facultés comme médium. Il désira donc communiquer avec l'esprit qui avait animé ce cadavre, et il lui fut répondu, non-seulement par des *coups*, mais encore par des mouvements latéraux du corps ; il apprit ainsi diverses particularités sur la vie et la mort du sujet : entre autres choses, que la mort avait été la suite du *delirium tremens*. L'autopsie du cerveau montra que tel avait dû être effectivement le cas.

GUÉRISON INESPÉRÉE.

A quoi bon ? demandent certains adversaires. En réponse à cette question, nous avons cité des faits, quelques pages plus haut. Traduisons maintenant une lettre écrite par un médecin aux éditeurs du *Spiritual Age* :

Delphi, Indiana, 30 mars 1858.

Messieurs. Je crois remplir un devoir de conscience en vous faisant part de deux cures bien remarquables, obtenues en ma présence par un médium guérisseur. Je voudrais pouvoir vous donner tous les détails de ce que d'autres ont observé aussi bien que moi, mais je dois être bref.

Mme. Nelly Tipple, médium guérisseur, vint de Chicago à

Lafayette en janvier dernier. Ce médium est le premier qu'il m'ait été donné d'avoir à ma portée depuis que je m'occupe de recherches sur le spiritualisme ; et comme j'exerce moi-même la profession de médecin, et que je doutais de la réalité des cures spontanées et nombreuses que les journaux spiritualistes rapportaient comme ayant été produites par cette dame, je dus saisir l'occasion pour me livrer à un examen tout particulier de la question. J'avais en réserve, pour les puissances invisibles, un cas de maladie bien propre, selon moi, à paralyser leur zèle dès la première vue. Mme. Tipple se rendit à mon appel. Mais, avant d'aller plus loin, voici en peu de mots quel était le cas :

Mme. G —, mère de trois enfants (elle en avait perdu trois autres nés avant terme) était sujette à des crises épileptiques depuis neuf ans, depuis quelques semaines après la naissance de l'aîné de ses enfants. Jusqu'à l'époque de sa dernière maladie, jamais il ne s'écoula trois mois sans qu'elle eût des crises, et plus d'une fois elle s'était vue forcée de garder le lit pendant tout le cours de la grossesse, en proie à des attaques qui se renouvelaient souvent de dix à douze fois par jour, sans avoir jamais un répit de plus de trois jours. Elle était allée de ville en ville, offrant dans sa personne, à plusieurs de nos praticiens les plus distingués, un sujet dont la guérison eût été digne de leur savoir éminent ; elle avait ainsi épuisé sa fortune. Le professeur Gross, de Louisville, après lui avoir fait subir un long traitement, conclut à ce qu'elle s'abstint de toute médication quelconque, le mal étant incurable, mais le retour de l'âge pouvant la débarrasser de ses crises. En novembre dernier les attaques se multiplièrent, ayant lieu tous les jours, ou plutôt ne cessant qu'un jour par semaine, et elles se répétaient de huit à dix fois par jour. Vers le premier janvier elle fit une fausse couche, et il en résulta une inflammation de l'utérus, accompagnée d'une augmentation du pouls, avec perte d'appétit, amaigrissement rapide, sensibilité douloureuse vers l'épine dorsale, les reins et le foie, tous symptômes constatés par moi, de concert avec deux autres médecins ; elle avait d'ailleurs trois ou quatre accès d'épileptie par jour. Bref, on ne peut imaginer un cas plus désespéré. Pendant tout un mois d'efforts, j'épuisai toutes les ressources de mon savoir, aidé des conseils d'autres médecins, sans pouvoir soulager la malade. Le premier février son état avait empiré, au lieu de s'améliorer. Je perdis toute confiance dans les moyens médicaux, après avoir eu recours aux vésicatoires, aux ventouses, au mercure, *nos grands*

moyens héroïques : j'avais, en effet, épuisé toutes les ressources de la science allopathique.

Tel était donc le sujet que je soumis au médium et à ses esprits.

Le médium vint voir la malade le premier février, à trois heures de l'après-midi : celle-ci avait eu trois attaques dans la matinée de ce même jour. Je fus témoin de la première manipulation, qui eut l'effet d'un calmant ; la malade était incrédule, mais l'instinct de la conservation la portait à essayer de n'importe quoi. C'est d'ailleurs une femme de beaucoup d'intelligence, et elle parut enchantée de l'effet produit. Le lendemain je lui fis une visite, en compagnie du médium : elle n'avait pas eu de crise depuis vingt-quatre heures, le sommeil avait été bon, l'enflure avait beaucoup diminué. La malade fut encore magnétisée par le médium et s'endormit pendant la séance. J'ai oublié de dire que, depuis bien des semaines, elle était en proie à l'insomnie. Dès le troisième jour elle put se mettre sur son séant, se peigner elle-même et manger de bon appétit ; l'inflammation du bas ventre, autant que je pus en juger, s'était entièrement dissipée. Le médium visita la malade huit jours et la magnétisa le même nombre de fois. Le jeudi de la semaine qui suivit l'époque de la première visite, Mme. G. partit pour se rendre chez ses parents du Michigan, emmenant ses enfants avec elle. En prenant le chemin de fer elle était encore pâle et faible, mais se sentait très-bien ; aujourd'hui la santé et l'embonpoint lui sont revenus. Quant aux crises, elles n'ont plus reparu depuis la première imposition des mains par le médium.

Si j'avais destiné cette lettre aux hommes de ma profession, j'aurais décrit minutieusement tous les symptômes de la maladie, ainsi que le traitement que j'avais suivi. Mme. Tipple n'a prescrit aucun médicament, sauf une légère dose de potion stomachique et tonique, dans les derniers jours.

Une autre fois je vous ferai part de ce qui est arrivé à propos de mon propre enfant dont la vie a été sauvée d'une manière en apparence miraculeuse par Mme. Tipple.

Je suis, etc. E. W. H. Beck, D. M.

Je certifie que ce qui vient d'être dit au sujet de ma femme est conforme à la vérité. T. C. Gruber.

— Voilà comment les invisibles pratiquent indirectement le magnétisme curatif, et ils réussissent mieux que nous, parce qu'ils savent choisir et diriger *l'instrument* qui convient au malade.

CORRESPONDANCE.

Une lettre insérée dans notre dernier numéro, nous en a valu une autre à laquelle un esprit a de suite fait une réponse. Ne voulant pas séparer ces deux dernières, et ne pouvant disposer aujourd'hui d'une place suffisante, nous les donnerons le mois prochain. Celle de ces lettres que nous avons déjà publiée semble avoir suggéré l'article du Père Ambroise, que nous avons transcrit quelques pages plus haut.

Nous recevons quelquefois des communications dont nous ignorons la source ; il y en a qu'il serait bon de publier, mais nous nous en abstenons, pour ne pas nous départir de la règle que nous nous imposâmes au début de notre œuvre et qui consiste à ne livrer à l'impression que ce dont nous pouvons indiquer et garantir l'origine. Si nous agissions autrement, nous nous exposerions à être la dupe d'adversaires assez peu scrupuleux pour nous tendre des piéges et la cause pourrait en souffrir.

Mr. J. V. MANSFIELD,

No. 3, *Winter st., Boston,* [*Mass.*]

Telle est l'adresse d'un remarquable médium avec lequel tout le monde peut faire l'expérience que nous allons indiquer, et qui a déjà prouvé la réalité des communications d'outre-tombe à bien des gens qui étaient éloignés de tout médium. Voici comment vous devez procéder :

Ecrivez [*en anglais*] à un parent ou ami que vous savez n'être plus de ce monde, et demandez-lui des preuves de son identité. Pliez votre papier, et enfermez-le dans une ou plusieurs enveloppes impénétrables à la vue ; puis cachetez, collez ou cousez, avec telles précautions que vous voudrez pour reconnaître ensuite si ce paquet n'aura pas été ouvert. Joignez-y votre adresse, une piastre, ainsi que douze cents en timbres-postes, et mettez le tout dans une dernière enveloppe, à l'adresse ci-dessus.

Mr. Mansfield vous renverra votre paquet intérieur, qu'il aura touché sans l'ouvrir, et il vous remettra aussi la réponse que sa main aura écrite. Il est probable que vous serez satisfait.

Les journaux rapportent de nombreuses expériences de ce genre, tant par Mr. Mansfield, que par Mr. J. B. Conklin, No. 469, Broadway, New York. Nous fûmes témoin de ces

merveilles, chez ce dernier, il y a trois ans, et plusieurs personnes de notre connaissance nous ont montré, tout récemment, les témoignages satisfaisants qu'elles-mêmes viennent d'obtenir par l'intermédiaire de Mr. Mansfield.

Que l'on ne s'étonne pas si, avec ces médiums, il est indispensable d'écrire en anglais et si les réponses viennent aussi dans cette langue. L'Evangile fait mention de plusieurs dons, mais il ne dit pas que quelqu'un doive les posséder tous, et il est probable que les médiums dont nous parlons n'ont pas celui des langues. Il est encore probable que ces médiums lisent dans les enveloppes cachetées, comme certains somnambules lisent dans des livres fermés ; mais il est évident que les réponses transmises par eux émanent des esprits que l'on a interpellés.

BIBLIOGRAPHIE.

— Pneumatologie positive et expérimentale. — La réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe, par le baron L. de Guldenstubbé. Paris, 1 volume.

Nous avons lu, dans le *Journal du Magnétisme*, une notice très-favorable de cet ouvrage.

— Les Manifestations des esprits. Réponse à Mr. Viennet, par Paul Auguez. Paris, 1 vol. de 176 pages.

Ce livre, écrit avec beaucoup de talent par un auteur déjà très-avantageusement connu, est aussi sérieux et instructif que l'épître à laquelle il répond était futile : une boutade d'académicien ne méritait pas tant d'honneur ; mais il en est ici comme dans la médecine hahnemanienne où des doses infiniment petites produisent, dit-on, de très-grands effets. Nous recommandons cet ouvrage de Mr. Auguez.

— La Revue Spiritualiste, journal bi-mensuel, par une société de spiritualistes et de médiums, sous la direction de Mr. Z. Piérart, ex-rédacteur en chef du *Journal du Magnétisme*.

Nous avons reçu la première livraison de cette Revue qui promet tout ce que l'on doit attendre d'hommes qui ont déjà fait leurs preuves. Le manifeste spiritualiste par lequel cette publication commence, est très-satisfaisant. Nous aurions bien une petite réclamation à faire, à propos d'un certain passage de la page 3, mais quelques points secondaires ne nous diviseront pas ; l'essentiel est dans les grands principes exposés à la page 7, en ces termes : "Ces principes sont : *que l'ame est immortelle, qu'elle conserve son identité, son individualité au-delà du tombeau, et qu'on ne doit pas regarder ses*

CORRESPONDANCE.

Une lettre insérée dans notre dernier numéro, nous en a valu une autre à laquelle un esprit a de suite fait une réponse. Ne voulant pas séparer ces deux dernières, et ne pouvant disposer aujourd'hui d'une place suffisante, nous les donnerons le mois prochain. Celle de ces lettres que nous avons déjà publiée semble avoir suggéré l'article du Père Ambroise, que nous avons transcrit quelques pages plus haut.

Nous recevons quelquefois des communications dont nous ignorons la source ; il y en a qu'il serait bon de publier, mais nous nous en abstenons, pour ne pas nous départir de la règle que nous nous imposâmes au début de notre œuvre et qui consiste à ne livrer à l'impression que ce dont nous pouvons indiquer et garantir l'origine. Si nous agissions autrement, nous nous exposerions à être la dupe d'adversaires assez peu scrupuleux pour nous tendre des piéges et la cause pourrait en souffrir.

MR. J. V. MANSFIELD,

No. 3, Winter st., Boston, [Mass.]

Telle est l'adresse d'un remarquable médium avec lequel tout le monde peut faire l'expérience que nous allons indiquer, et qui a déjà prouvé la réalité des communications d'outre-tombe à bien des gens qui étaient éloignés de tout médium. Voici comment vous devez procéder :

Ecrivez [*en anglais*] à un parent ou ami que vous savez n'être plus de ce monde, et demandez-lui des preuves de son identité. Pliez votre papier, et enfermez-le dans une ou plusieurs enveloppes impénétrables à la vue ; puis cachetez, collez ou cousez, avec telles précautions que vous voudrez pour reconnaître ensuite si ce paquet n'aura pas été ouvert. Joignez-y votre adresse, une piastre, ainsi que douze cents en timbres-postes, et mettez le tout dans une dernière enveloppe, à l'adresse ci-dessus.

Mr. Mansfield vous renverra votre paquet intérieur, qu'il aura touché sans l'ouvrir, et il vous remettra aussi la réponse que sa main aura écrite. Il est probable que vous serez satisfait.

Les journaux rapportent de nombreuses expériences de ce genre, tant par Mr. Mansfield, que par Mr. J. B. Conklin, No. 469, Broadway, New York. Nous fûmes témoin de ces

merveilles, chez ce dernier, il y a trois ans, et plusieurs personnes de notre connaissance nous ont montré, tout récemment, les témoignages satisfaisants qu'elles-mêmes viennent d'obtenir par l'intermédiaire de Mr. Mansfield.

Que l'on ne s'étonne pas si, avec ces médiums, il est indispensable d'écrire en anglais et si les réponses viennent aussi dans cette langue. L'Evangile fait mention de plusieurs dons, mais il ne dit pas que quelqu'un doive les posséder tous, et il est probable que les médiums dont nous parlons n'ont pas celui des langues. Il est encore probable que ces médiums lisent dans les enveloppes cachetées, comme certains somnambules lisent dans des livres fermés ; mais il est évident que les réponses transmises par eux émanent des esprits que l'on a interpellés.

BIBLIOGRAPHIE.

— Pneumatologie positive et experimentale. — La réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe, par le baron L. de Guldenstubbé. Paris, 1 volume.

Nous avons lu, dans le *Journal du Magnétisme*, une notice très-favorable de cet ouvrage.

— Les Manifestations des esprits. Réponse à Mr. Viennet, par Paul Auguez. Paris, 1 vol. de 176 pages.

Ce livre, écrit avec beaucoup de talent par un auteur déjà très-avantageusement connu, est aussi sérieux et instructif que l'épître à laquelle il répond était futile : une boutade d'académicien ne méritait pas tant d'honneur ; mais il en est ici comme dans la médecine hahnemanienne où des doses infiniment petites produisent, dit-on, de très-grands effets. Nous recommandons cet ouvrage de Mr. Auguez.

— La Revue Spiritualiste, journal bi-mensuel, par une société de spiritualistes et de médiums, sous la direction de Mr. Z. Piérart, ex-rédacteur en chef du *Journal du Magnétisme*.

Nous avons reçu la première livraison de cette Revue qui promet tout ce que l'on doit attendre d'hommes qui ont déjà fait leurs preuves. Le manifeste spiritualiste par lequel cette publication commence, est très-satisfaisant. Nous aurions bien une petite réclamation à faire, à propos d'un certain passage de la page 3, mais quelques points secondaires ne nous diviseront pas ; l'essentiel est dans les grands principes exposés à la page 7, en ces termes : "Ces principes sont : *que l'ame est immortelle, qu'elle conserve son identité, son individualité au-delà du tombeau, et qu'on ne doit pas regarder ses*

manifestations ultra-mondaines comme étant l'œuvre d'une prétendue puissance capable d'entrer en lutte perpétuelle avec Dieu, et fatalement vouée à la perdition du genre humain, dogme funeste emprunté au magisme persan et importé, il y a passé 2000 ans, dans les religions de l'Occident, cause du déplorable mal-entendu qui retarda pendant si longtemps l'éclosion, la démonstration claire, nette et palpable de la plus consolante et de la plus féconde des vérités."

Nous recevons des abonnements à cette Revue, ainsi qu'à d'autres publications.—[Voir la liste, sur la couverture de ce cahier.]

—THE AGE OF REASON est une nouvelle feuille mensuelle, publiée à New York et consacrée aussi à la propagation du spiritualisme. Nous en avons reçu un numéro, et nous recommandons l'œuvre, bien plus pour ce qu'elle renferme que pour l'extrême modicité de son prix.

CONTRASTE DE DOCTRINES.

Il nous est revenu que des personnes mal informées, après avoir douté de notre exactitude à reproduire fidèlement les maximes des jésuites, avaient cru enfin que ces doctrines étaient maintenant surannées. Que l'on veuille bien se rappeler que nous avons cité au moins deux ouvrages dont les auteurs vivent peut-être encore, et que l'on tienne compte des passages suivants :

"L'esprit qui animait les premiers jésuites existe encore parmi nous ; les jésuites ne varient pas, notre uniformité est toujours la même, et si l'on nous défend de *travailler* dans un lieu, nous sommes à l'œuvre sur un autre point, car nous ne sommes jamais en repos.

"Si quelque membre pense autrement que l'Église et les Docteurs, il doit changer de sentiment et accepter les définitions de la Société." (*Constitution*, page 375.)

"Tout membre, quels que soient ses scrupules, doit faire abnégation de son opinion et se soumettre aux décisions de la Société." [*Statuts de la Société de Jésus*, page 344.]

"La doctrine des jésuites doit être jugée *seulement dans leurs livres*, et non par leurs discours."

[GRETSER, Vol. II, page 21.]

Imprimerie de J. Lamarre.